

VERS UNE SYNTHÈSE MÉTHODOLOGIQUE DE LA CONNAISSANCE

ANDRZEJ GRZEGORCZYK

L'homme fait la connaissance de la réalité d'une manière spontanée. Instinctivement il observe les phénomènes et généralise ses observations. Si dans la vie pratique il est rare que nous réfléchissions au mécanisme même de la connaissance, la philosophie ainsi que la science moderne en font souvent l'objet de leur réflexion. Le philosophe et le savant non seulement ont l'ambition (pas toujours saine) de ne pas se soumettre à l'impulsion spontanée et aveugle de la connaissance, mais encore ils veulent la dominer. Ils n'ont pas confiance en leur nature, bien que la vie entière soit régie, à sa base même, par les désirs spontanés. Le savant et le philosophe veulent en avoir le contrôle, comme s'ils étaient plus perspicaces que leur moteur intérieur. Mais si l'on admet un contrôle logique dans n'importe quel domaine vital, la spontanéité effarouchée se crispe et exige une attention raisonnée. De nos jours, chaque ressort de la vie humaine doit être soutenu par une pensée rationnelle, autrement elle dégénère rationnellement. Cela concerne aussi la curiosité de connaître et le désir de comprendre. C'est à ce double désir et aux méthodes touchant leur réalisation que nous voulons consacrer cette esquisse. Nous la divisons en deux parties: la réflexion sur l'activité scientifique et la réflexion sur l'activité philosophique.

L'essentiel de la connaissance dépasse les limites de la méthodologie. Les moteurs de l'activité connaissante sont évidemment d'ordre psychique: la curiosité, le désir de connaître les faits ainsi que le désir de les ordonner et de les considérer sous l'angle théorique, c'est-à-dire le désir de comprendre. Ils sont étroitement liés l'un à l'autre et leur distinction est souvent artificielle. Dans certaines sciences, la curiosité est davantage assouvie par l'observation et l'expérimentation, tandis que le désir de comprendre l'est par la théorie. Le seul fait de réduire le phénomène à une certaine structure théorique, à laquelle nous sommes habitués, donne souvent la sensation de compréhension ou du moins de mise en ordre. Néanmoins, certaines personnes, pour satisfaire leur désir de comprendre, doivent créer de nouvelles théories, souvent révélatrices, comme par exemple la théo-

rie de Copernic. Pour la majorité, l'analogie avec l'expérience journalière est un élément important de la compréhension.

I. L'expérience et la théorie, deux domaines qui satisfont la curiosité et le désir de comprendre

L'activité scientifique commence avec l'accumulation des expériences, après quoi vient la création de la théorie. L'expérience est une connaissance sûre mais insatisfaisante — trop partielle. L'homme veut une connaissance générale tout aussi bien de ce qu'il expérimente lui-même que de ce qu'il ne peut expérimenter. Cette connaissance lui est assurée par la théorie. Mais la théorie comporte toujours un certain risque. Elle est généralisation ou conjecture. De là vient qu'au fur et à mesure que de nouvelles expériences sont faites, la théorie est soumise à des changements.

D'ordinaire, cependant, il reste quelque chose de toute théorie: une pensée, une idée. C'est un fait que les théories précédentes servent à perfectionner celles qui suivent. «Notre conception théorique du monde ne cesse de se perfectionner», disons-nous et notre confiance dans la science grandit d'autant.

I.

Considérons de plus près la différence entre la science directement expérimentale et la science théorique. Nos connaissances concernant la vie des anciens Slaves sont le résultat de fouilles systématiques. Ayant trouvé dans la terre des poutres disposées d'une certaine façon, nous supposons que les gens vivant à cette époque, sur ces terrains, construisaient leurs chaumières de telle et non de telle autre manière. Ce que dit l'historien au sujet des fouilles vues par lui-même, voilà sa connaissance directe, expérimentale. Ce qu'il dit au sujet de la vie des Slaves, ce sont des suppositions, des hypothèses et une théorie. La connaissance directe c'est celle que nous acquerrons par un contact direct avec l'objet, par sa vue, son poids, ses mesures etc. Une poutre ou un vieille poterie, l'historien les regarde, les touche, les gratte, les sent, les pèse, les mesure. Il obtient une connaissance directe de sa trouvaille. Mais cela ne satisfait pas sa curiosité. Il s'assied dans un fauteuil et pense aux Slaves. Ses inventions nous les appelons hypothèses, conjectures et suppositions. Si elles forment un

ensemble lié logiquement nous leur donnerons le nom de théorie. Il en est de même du physicien qui nous parle de bandes jaunes vues au spectroscope dans le spectre du sel de cuisine. Il décrit sa connaissance directe expérimentale. Quand il commence à parler de spin électronique pour expliquer qu'il voit deux bandes au lieu d'une, il passe à la théorie. Quand l'hypothèse est confirmée par beaucoup d'expériences, nous l'appelons loi. Entre la supposition, la conjecture, l'hypothèse et la loi, il existe de grandes différences dans le degré de vérification, qu'il est d'ailleurs difficile de préciser. L'homme, vivant dans l'atmosphère de la science actuelle, est prudent, il préfère donner le nom d'hypothèse à un théorème même s'il y croit fortement.

Certaines personnes puisent leur connaissance directe dans des états psychiques exceptionnels, qui ne sont pas donnés à d'autres. Dans ces états ils ont un contact étrange avec certains objets, comme s'ils « voyaient » des choses lointaines et même futures. Ils déchiffrent correctement des écritaux parfaitement camouflés. Mais la plupart des gens puisent leur connaissance directe uniquement du contact sensible, accessible à tous, avec les objets qui les entourent.

Dans la recherche véritablement scientifique la distinction entre science empirique et théorique est quelquefois difficile à observer, et la relation entre les deux offre un terrain intéressant et compliqué de recherches. Nous passons plus ou moins spontanément des observations empiriques aux phrases théorétiques. Après cela nous retournons consciemment de la théorie à l'expérience afin de vérifier nos assertions. C'est pourquoi l'infirmité de suppositions est considéré par plusieurs méthodologistes (K. Popper) comme plus importante dans le travail scientifique conscient que la confirmation (soulignée e.g. par R. Carnap).

Toute notre activité cognitive consiste à élaborer des théories basées sur l'expérience, tandis que l'activité rationnelle pratique consiste à diriger nos actions selon la théorie. L'activité pratique devient à nouveau un ensemble d'expériences qui confirme ou infirme la théorie. Dans cet effort cognitif, d'ordinaire, nul n'est entièrement isolé. La collaboration consiste en ce que nous croyons à la véracité des affirmations d'autres personnes, à vrai dire c'est la foi en l'uniformité du monde. Nous croyons que, si nous étions à la place de l'autre nous éprouverions à peu près la même chose, c'est-à-dire que nous pourrions décrire cette expérience dans les termes dont il a usé et que nous les généraliserions de la même manière. Evidemment aucune expérience n'est semblable à une autre. Déjà les anciens Grecs (He-

raclite) disaient que tout s'écoule et que l'on ne descend pas deux fois dans le même fleuve. Faire des expériences très semblables d'un matériel presque semblable, c'est, en pratique, considéré comme le fait de répéter la même expérience. La science s'efforce d'être une connaissance qui peut être vérifiée socialement aussi nous soucions-nous de la possibilité de répéter les expériences. Mais il existe des expériences qui ne peuvent pas être répétées, comme par exemple l'observation astronomique d'une comète. Dans ce cas, un compte-rendu, une photographie ou tout autre document peut servir de garantie de l'intersubjectivité.

Pour enrichir notre connaissance empirique, nous utilisons maints instruments comparatifs de mesure, comme la balance, la règle graduée, le goniomètre et beaucoup d'autres, plus compliqués, construits d'après de plus simples. Pour bâtir une théorie, nous devons lier les hypothèses entre elles selon un ordre logique. La logique sentie intuitivement ou appliquée consciemment comme un ensemble de règles est donc l'instrument pour l'élaboration de théories. La logique et les mathématiques en tant que système de déduction, peuvent être aussi considérées comme des théories très générales, concernant la réalité, et si pauvres et si évidentes, qu'on les dit «tautologiques». La logique contemporaine peut être considérée comme la plus totale et la plus incontestable ontologie philosophique.

II.

Nous transmettons aux autres nos expériences et nos théories à l'aide de la parole. Il existe une différence entre les notions et les phrases dont nous nous servons pour décrire nos expériences et les notions dont nous nous servons pour formuler les affirmations de nombreuses théories. Chaque expérience peut être décrite à l'aide d'expressions de la langue quotidienne. Toutes les dénominations y sont des qualificatifs d'objets qui peuvent être touchés, vus, et mesurés par la personne qui les décrit. Chaque expérience physique, même si elle sert à saisir le moindre phénomène, est au fond une activité qui s'exerce dans la sphère des objets sensibles, dotés de quantités et qualités d'objets du genre de ceux que nous rencontrons dans la vie courante. Le physicien établit des connections, appuie sur des contacts et regarde des chronomètres ou des écrans. Toute son expérience peut être décrite comme un comportement conduit selon une certaine recette «culinaire». Et le résultat de l'expérience peut être décrit comme un ensemble de démonstrations de tel ou tel instrument. Cet

emploi de fils et de chronomètres peut être une création, et ne pas se ramener à une imitation de comportements antérieurs lorsque l'expérimentateur connaît la théorie du fonctionnement des appareils qu'il assemble. L'expérience peut confirmer non pas seulement l'hypothèse que nous cherchons précisément à vérifier, mais aussi la théorie entière dans laquelle sont comprises aussi les théories sur le fonctionnement des appareils dont nous nous sommes servis.

Ce qui, en pratique, dans les publications scientifiques, est appelé description d'expériences ce n'est en fait qu'un mélange de descriptions fragmentaires d'une activité empirique et de fragments de théories. Les travaux réellement imprimés dans les publications scientifiques n'ont jamais un caractère méthodologique parfaitement cohérent. Les publications scientifiques concrètes doivent être d'une certaine manière intégrées dans l'ensemble de l'effort commun dont fait partie la science. Elles ne peuvent pas être trop longues et elles devraient être relativement accessibles. L'apparence extérieure des travaux scientifiques est tributaire de nombreux éléments secondaires. Un méthodologue a pour tâche d'extraire de l'image concrète des travaux scientifiques certains types parfaits qui n'ont peut-être jamais été réalisés à l'état pur. Ces types idéaux sont exprimés par des descriptions d'expériences ne comportant que des termes d'expérience quotidienne ainsi que des théories déductives contenant les preuves totales de leur théorèmes.

Contrairement aux descriptions expérimentales, les affirmations théoriques sont ordinairement bâties à l'aide de concepts qui ne sont pas des noms communs d'objets rencontrés dans l'expérience quotidienne, donc pas des objets pouvant être vus, touchés et mesurés. De plus, en de nombreuses théories, il est question d'objets qui ne peuvent pas être représentés par l'imagination. Nous ne pouvons ni toucher ni mesurer un objet qui a existé dans les temps anciens et qui a été détruit, comme par exemple beaucoup d'œuvres d'art brûlées au cours d'une guerre ou détruites par les hommes des époques anciennes. Mais ces objets nous pouvons les imaginer. Cependant nous ne pouvons pas imaginer de la même manière un électron ou un noyau d'atome, dont nous parlent les théories physiques.

Nous pouvons imaginer un tableau, perdu en temps de guerre, ses dimensions, ses couleurs et sa facture, mais non un électron dans ses dimensions véritables. Chacune de nos imaginations est la représentation d'un objet plus grand que l'électron. Car nous ne pouvons imaginer que des objets aux dimensions contenues dans les limites du visible. On pourrait supposer que nous pouvons imaginer un ob-

jet semblable à l'électron, mais beaucoup plus grand, une sorte d'électron agrandi. Mais cette imagination, ou comme on dit ce «modèle», de l'électron sera différente de l'électron, non seulement du point de vue de la quantité mais encore sous d'autres rapports. Chacune de nos imaginations est la représentation d'un objet d'une certaine couleur et d'une certaine surface, par exemple d'une surface lisse ou rugueuse. Car nous n'apercevons que ce genre d'objets, aussi nous ne pouvons en imaginer d'autres. Malheureusement nous ne pouvons attribuer à l'électron aucune couleur imaginable, aucune surface rugueuse (dans le sens où ceci serait un trait caractéristique que possèdent les objets que nous voyons). Nous pouvons dire seulement que l'électron se comporte quelquefois comme une boule lisse au repos ou mobile autour d'une autre. Mais cette imagination est une comparaison très éloignée qui, en de nombreux cas, laisse beaucoup à désirer.

Ce que la théorie physique, dit d'une manière abstraite, purement formelle, non imaginative, au sujet de l'électron, ce sont, sous beaucoup de rapports, des analogies diverses, des comparaisons avec les particularités des choses visibles. Certains modèles sont semblables aux modèles décrivant la façon d'être de boules flottantes ou tournantes, d'autres sont semblables aux modèles décrivant la vibration de cordes ou le mouvement de vagues sur l'eau. Au sujet de la théorie physique de l'électron, on peut dire que c'est une théorie formelle mathématique, que l'on peut comprendre comme un ensemble de comparaisons. Si nous voulions la débarrasser de toutes les comparaisons, cette théorie deviendrait simplement un ensemble de recettes de comptabilité formelle servant à prévoir les expériences. Ces recettes ne nous donneraient pas le sentiment de compréhension. Car si dans les théories abstraites nous accédons à l'intelligence de concepts isolés, c'est justement grâce à certaines ressemblances avec les objets imaginables de l'expérience quotidienne. Nous voulons trouver le plus grand nombre possible de ressemblances. Grâce à elles, ces concepts deviennent «concrets», perceptibles. Cependant les théories physiques les plus élémentaires comportent aussi des concepts inaccessibles à l'imagination.

III.

Jetons un coup d'œil dans le domaine des disciplines humanistes. Dans ce domaine il sera peut être possible de mettre mieux en évidence l'originalité de la fonction d'intellection. L'étude de documents et de résultats de fouilles permet de dresser un tableau hypothétique

des faits du passé, que l'on appelle les faits historiques. La juxtaposition des faits concrets permet de se faire un tableau hypothétique de l'époque. Passant ensuite à l'observation des objets trouvés sporadiquement relatifs à des faits passés, nous nous basons sur différentes hypothèses, plus ou moins conscientes, physiques, chimiques et même psychologiques et sociologiques. Par exemple, nous acceptons l'idée qu'une inscription bien conservée ne change pas sa forme, si elle n'a pas subi de transformations dûes à des faussaires. Nous acceptons aussi que les chroniqueurs n'avaient pas d'ordinaire l'intention de tromper leur lecteur. Nous élargissons nos observations courantes psychologiques et sociologiques en postulant une analogie pour les hommes des temps anciens, surtout lorsque nous dressons un tableau synthétique des époques, des individus ou des sociétés. La base principale de l'intelligence individuelle des phénomènes est le présupposé de leur ressemblance avec les phénomènes actuels. Nous pouvons nous limiter à la chronique ou description de la suite des événements simples et aux comparaisons statistiques. De même en physique théorique, nous pouvons nous limiter au traitement formel de la théorie. Nous pouvons traiter la compréhension individuelle des événements comme un élément extra-scientifique engageant le savant sur les chemins d'interprétations risquées. Mais il est difficile de nier l'existence de ce genre d'activité intellectuelle qui mène à une compréhension plus ou moins individuelle. Allant plus avant dans cette direction, les savants commencent souvent à élaborer des conceptions plutôt philosophiques qu'empirico-scientifiques. Elles naissent tout naturellement d'une activité scientifique et deviennent souvent le ferment d'idées nouvelles strictement scientifiques. Il est difficile de marquer une limite précise entre une théorie élaborée selon les règles parfaites de la méthodologie et une hypothèse vague à caractère philosophique. L'aphorisme qui dit que le développement d'un organisme vivant individuel ressemble à l'évolution du genre, est une affirmation dépourvue de précisions, mais comportant une généralisation infiniment précieuse. Sans aucun doute, l'image du monde serait beaucoup plus pauvre si cet aphorisme n'avait jamais été prononcé. Il ne faut pas limiter l'imagination intellectuelle, il faut uniquement propager la rigueur méthodologique. Les hommes peuvent poser les hypothèses les plus fantastiques, mais ils doivent se rendre compte qu'ils sont loin de pouvoir en donner une justification rationnelle ou même une expression correcte.

L'expérience est donc une connaissance concrète, directe mais très fragmentaire. Les choses petites comme l'atome ou les choses très

grandes comme l'univers, ou bien les choses éloignées, futures ou passées, non seulement sont hors d'atteinte de notre expérience directe, mais aussi hors de nos possibilités imaginatives, donc elles ne peuvent être l'objet que de recherches d'une certaine théorie abstraite. Mais toute théorie est une connaissance risquée, car généralisante et hypothétique. Or si elle concerne un domaine de la réalité plus éloigné de nous, elle est une connaissance d'autant plus indirecte et il nous est d'autant plus difficile de nous y mouvoir à l'aise, parce que nous devons faire un plus grand nombre de comparaisons pour la comprendre.

2. Contemplation, valorisation et recherche de l'essentiel

Je conçois ici la philosophie comme un système de réflexions indépendantes, satisfaisant les besoins d'une synthèse poussée au maximum. Chaque homme, dans ce sens, possède une certaine philosophie, et la philosophie de chacun évolue sans cesse. En outre, il n'y a pas de limite nettement tranchée entre la réflexion scientifique et la réflexion philosophique. La science se divise en disciplines qui explorent différents domaines. Mais dans chaque discipline nous pratiquons aussi bien la réflexion détaillée que la réflexion générale qui peuvent être appelées la partie philosophique de la dite science. En chaque science, il nous faut valoriser intuitivement les résultats des recherches du point de vue de leur essence. Pour cette valorisation, il n'existe aucune règle. Nous considérons certains résultats comme importants, d'autres comme insignifiants, et nous leur donnons plus ou moins de place, exprimant ainsi d'une manière voilée, la philosophie qui nous est propre. Tant dans la science que dans la philosophie, l'homme classe ses réflexions et en acquiert de nouvelles. Les réflexions discursives logico-mathématiques, méthodologiques et ontologico-formelles remplissent une fonction ordonnatrice. Nous acquerrons de nouvelles réflexions par voie de contemplation. Les expériences de contemplation sont la base empirique des réflexions philosophiques. Nous appelons «contemplation» un état de concentration sur un objet, sur lequel nous nous abstenons de tout jugement, et tentons de nous laisser impressionner par ce seul objet, sans le déformer par des idées préconçues ou par des associations. La contemplation est donc une technique qui dépend d'une culture individuelle de l'esprit. Sa première étape peut être désignée comme la «tabula rasa», elle consiste à libérer l'esprit de tout jugement anté-

rieur et à considérer la pure réalité dans un état d'ouverture parfaite. C'est là une description figurée, mais la plupart des états intérieurs, nous ne les décrivons qu'à l'aide de comparaisons avec des situations extérieures. Dans la contemplation, il faut regarder l'objet sans aucune prévention, renonçant à toute valorisation antérieure, à toute partialité. Il s'agit d'arriver à ce que ce qui est le plus important dans la réalité fasse sur nous l'impression la plus grande. Toute connaissance contemplative comporte une valorisation, c'est-à-dire la conviction qu'un phénomène donné est important, qu'un tableau est beau, qu'une action est bonne ou mauvaise, qu'un état d'âme est noble etc. La technique de la contemplation doit nous assurer le maximum d'objectivité dans cette estimation. Nous devons regarder avec vigilance et nous demander ce qui apparaît comme l'aspect le plus fondamental dans ce que nous observons. Evidemment, notre réponse, nous la donnons en un langage préexistant, mais nous devons veiller à ce que l'expression ne subisse pas les déformations de l'habitude, des conventions verbales ou d'une école philosophique.

Bien que nous puissions décrire l'attitude idéale de contemplation comme un état de concentration passive, cependant l'homme ne peut être un observateur purement passif. Avant tout nous devons parfaitement circonscrire le terrain des phénomènes observés. Ne pas permettre à la pensée de papillonner sans ordre sur les objets. En ce qui concerne le domaine de l'observation, nous pouvons avoir la tendance à rétrécir ses limites (tendance analytique) ou au contraire à les élargir (tendance synthétique). Quand on réfléchit sur un objet, il est toujours bon de consacrer un peu de temps à sa contemplation synthétique, de l'apercevoir dans le contexte d'autres objets, de se le figurer ou de l'imaginer à sa place adéquate dans la structure de la réalité. Aujourd'hui, dans les recherches scientifiques, c'est la tendance analytique qui prime et c'est pourquoi il est bon d'encourager la synthèse. Le travail professionnel ainsi que les conditions de la vie actuelle provoquent le rétrécissement et la spécialisation. Aussi chacun devrait, pour tendre à son équilibre personnel, faire l'expérience de certaines visions synthétiques, et l'école devrait développer les capacités et les habitudes dans cette direction. Par exemple il est indispensable, pour la valeur morale de notre conduite quotidienne, de prendre souvent conscience de l'état de toute l'humanité: comment les hommes se partagent le monde, comment ils vivent, comment ils souffrent, comment ils se nourrissent, quels sont leurs besoins spirituels et culturels. Il peut nous manquer beaucoup de détails, mais un regard synthétique nous donnera une image de la situation de la

société à laquelle nous appartenons dans l'ensemble de l'humanité, et nous montrera quel est ou quel devrait être le rapport de notre société aux autres sociétés terrestres.

Une autre contemplation, aussi importante, c'est de chercher à se voir soi-même dans sa propre société: se rendre compte de toutes les organisations sociales dont nous profitons habituellement (par exemple l'eau courante, le gaz, le nettoyage, le chauffage, les livraisons commerciales, les écoles, les communications, l'industrie, les institutions culturelles); comprendre que, même vivant dans un grand isolement, nous profitons de l'aide de toute la société et que, travaillant dans n'importe quelle organisation de civilisation, nous servons la société, que notre but ne devrait pas être notre profit, mais le service social. La meilleure base pour consolider une atmosphère bienveillante et pacifique est la contemplation synthétique de la situation de l'humanité.

La contemplation synthétique nous donne une vision d'ensemble. La contemplation analytique nous aidera à séparer les phénomènes plus importants des phénomènes moins importants dans un domaine donné. Nous parcourons par la pensée les caractéristiques différentes du phénomène analysé et cherchons celles qui nous semblent les plus importantes, les plus essentielles. Nous ne sommes pas obligés de faire à cette occasion de vaines spéculations au sujet de l'idée d'essence, comme le font certains philosophes. Un bon exemple de la contemplation analytique sont les analyses morales qui servent de base aux systèmes moraux. Certains auteurs essayent de présenter leurs réflexions sous des apparences inductives ou déductives. Ainsi les créateurs des systèmes moraux commencent souvent leur œuvre par des affirmations inductives, disant que tous les hommes tendent au bonheur, ou bien donnant une liste détaillée des désirs humains. Néanmoins, dans ces affirmations (comme l'a remarqué Maria Ossowska) les termes «bonheur» et «besoin» ont une signification très pauvre, indiquant tout ce qui donne quelque satisfaction aux hommes, tout ce à quoi, en quelque temps que ce soit, ils aspirent. Au fur et à mesure que ces réflexions se développent, le terme change de contenu. De tout ce qui en réalité procure aux hommes quelque satisfaction, on ne choisit que certaines choses qui donnent des «satisfactions convenables», qui méritent l'effort et sont «vraiment valables». Le passage des diverses aspirations humaines, ayant en commun seulement de procurer quelque satisfaction, à la description des choses qui en valent la peine ou au style de la vie qui donne «le vrai bonheur», ce passage n'est en réalité ni une induction ni une

déduction, c'est une «analyse philosophique de l'essence» des désirs humains, une pénétration dans ce qui nous semble valable, digne de désir, qui décide de la valeur de la vie. C'est une analyse typique de ce qui est essentiel. On commence par la remarque superficielle que tout le monde désire la satisfaction et on approfondit cela de plus en plus. On découvre ce qui est le désir le plus profond, le bien le plus absolu. Souvent il suffit de quelques exemples pour nous rendre compte de ce qui est le plus valable.

La contemplation synthétique comme la contemplation analytique, sont les bases du travail de connaissance, aussi bien dans les sciences que dans la philosophie. C'est d'elles que proviennent toutes les évaluations probes, authentiques, des résultats scientifiques, ainsi que la sélection même des données scientifiques. Nous mettons de côté les choses futiles et nous nous concentrons sur les plus importantes. Nous évaluons les affirmations scientifiques comme: réelles, profondes, curieuses, importantes, ou au contraire: futiles, petites, superficielles, banales, accidentelles. Dans la suite du développement de la science, certains résultats scientifiques sont reconnus universellement comme importants par les spécialistes, de même que certaines œuvres d'art sont universellement reconnues par les historiens comme d'authentiques créations.

Nous appelons «intuition» la capacité de dégager les éléments importants. Certains ont l'intuition très développée, d'autres l'ont moins. Les écoles scientifiques ou philosophiques se diversifient avant tout par leur système de valorisation. Chacune considère comme essentiels des éléments différents. Mais avec le temps on arrive à concilier les prises de position. Les auteurs ultérieurs continuent et approfondissent les analyses et les synthèses des auteurs plus anciens. Toute observation quotidienne ou scientifique qui n'est pas automatique ou superficielle contient la contemplation d'un certain phénomène. Après avoir observé un phénomène quelconque, nous en retenons ce que nous considérons comme important ou essentiel du point de vue qui nous intéresse. Nous contemplons aussi la réalité dans la vie quotidienne, lorsque nous prêtons attention à la valeur de notre propre conduite ou de celle d'autrui, quand nous regardons une œuvre d'art et observons en elle une harmonie et une forme profondes, quand nous pensons à quelqu'un avec compassion.

3. *L'expression constitue la personnalité*

Nous exprimons à l'extérieur les résultats de nos méditations. Chaque genre d'expression et avant tout le langage en tant qu'il est un système de signes, principalement de signes vocaux et visuels (reçus de l'extérieur ou imaginés), remplit dans la vie de l'homme deux fonctions fondamentales, difficiles d'ailleurs à distinguer en toute rigueur. Il sert avant tout à la simple communication, c'est-à-dire à éveiller chez d'autres les expériences cognitives, liées à l'audition d'un signe donné. De plus le langage sert à l'organisation de notre propre vie, à former notre point de vue sur le monde, à fonder nos règles de conduite, nos décisions etc. L'organisation de notre propre vie est difficilement séparable de l'organisation de la vie d'autrui, et elle appartient déjà à la communication. L'organisation de la vie à l'aide des signes du langage est faite, par exemple, à l'aide des préceptes généraux ou des règles de conduite qui agissent sur nous autant que sur autrui. J'ai l'impression qu'au fur et à mesure que se développe l'humanité, cette deuxième fonction du langage s'élargit de plus en plus. Les hommes d'aujourd'hui raisonnent plus que les primitifs avec l'aide du langage. On fait plus de plans, plus de calculs, le crayon à la main, on décide, on déclare d'une manière mieux articulée et on agit d'une manière moins spontanée qu'autrefois.

L'usage puissant et général du langage, comme instrument de connaissance et de direction pour la vie des individus et des sociétés, est un trait important de notre civilisation et constitue la source de ses succès scientifiques et techniques.

A présent réfléchissons un peu au langage comme à un instrument d'organisation de la personnalité propre.

La pensée cognitive courante est une certaine manière d'organiser sa propre personnalité à l'aide des expressions du langage. Grâce à la pensée cognitive, nous formons en nous les dispositions d'accord (d'assertion) ou d'opposition à l'égard des propos perçus. Nous créons en nous les dispositions qui nous font exprimer nos convictions. Ces dispositions, nous les obtenons nous-mêmes en formulant les phrases que nous reconnaissons comme véridiques. Habituellement nous commençons simplement par un essai de formulation et, après l'avoir corrigé progressivement, nous arrivons à les formuler d'une manière satisfaisante et nous les considérons comme des informations nouvellement acquises. Cette formation progressive de l'expression de notre propre conviction est la formation de la conviction elle-même. Il est difficile de reconnaître une conviction comme telle, si elle ne pos-

sède pas une expression verbale propre. On peut la considérer comme une sorte de sentiment d'inquiétude intellectuelle, mais non comme la possession d'un point de vue défini. Le point de vue est une construction verbale exprimé dans un propos cohérent. Evidemment quelqu'un peut ne pas avoir un point de vue parfaitement précisé et cependant se conduire comme s'il le possédait. En effet, l'expression d'un point de vue n'est pas la seule forme de l'organisation de sa vie. Elle n'en est qu'un des instruments.

En tout cas, ce qui est appelé dans notre civilisation le «travail scientifique», est fondé sur «l'expression verbale», c'est-à-dire sur la capacité de créer des formules répondant à certaines exigences posées. Un double idéal préside au travail scientifique: l'idéal de l'empirisme, qui établit un lien entre la parole et l'expérience, et l'idéal de la logique, qui établit la structure interne d'une théorie décrivant la réalité. La création de la théorie, c'est l'organisation d'un plus grand ensemble verbal, en général potentiellement infini. Au début nous profitons des descriptions des expériences, et ensuite, dans une large mesure, nous travaillons dans la sphère de la structure même du langage: nous ordonnons, nous classifions, nous généralisons, nous formons des hypothèses des lois, et nous tirons des conclusions. Le travail scientifique théorique (non expérimental) est donc l'organisation d'un langage commun et d'expériences (principalement les approbations, les négations, les suppositions et les doutes) liées à certaines déclarations.

La réflexion scientifique n'a pas de limites nettement tracées. La réflexion philosophique peut être absorbée dans sa sphère, ou elle peut être traitée séparément. En tout cas la réflexion philosophique appartient aux modes de pensée qui donnent le même genre de satisfaction cognitive que la réflexion scientifique. Mais dans la réflexion philosophique, il est plus difficile de trouver des modèles précis, alors que ceux-ci dominent dans la réflexion scientifique, lui assurant son efficacité et succès, tout en rétrécissant le domaine, lui interdisant d'embrasser l'ensemble de la vie humaine. La réflexion philosophique est moins gênée par les conventions. De ce fait elle peut embrasser un champ plus vaste, mais elle demande plus de finesse. Etant donné que la philosophie est soumise à moins de rigueurs précisément exprimées que la science, elle tente souvent des esprits qui ne peuvent satisfaire aux conditions scientifiques, parce qu'ils ont moins d'expérience réflexive que les esprits scientifiques, alors que c'est précisément l'inverse qui devrait se produire. Là où manquent les règles précises, ne devraient avoir d'influence que les esprits qui non

seulement ont ces règles dans le sang mais qui en outre possèdent un plus grand degré de finesse du genre de celle qu'exigent ces règles.

Dans la réflexion théorique et surtout philosophique, se produit souvent une certaine dégénérescence qui consiste en une hypertrophie de la théorisation, c'est-à-dire en un grisement de constructions verbales pratiquées pour elles-mêmes. La théorie devient de l'art pour l'art. Cela devient un jeu verbal formellement très développé, mais n'approfondissant pas la science du réel. Les spéculations métaphysiques sont souvent sujettes à cette dégénérescence. On peut en trouver la cause dans la manque de formation logique, laquelle montrerait au métaphysicien qu'il est sans intérêt d'observer les liens logiques, évidents, entre les concepts, liens dont la stérilité n'apparaît qu'aux yeux d'un logicien expert en logique formelle. En outre, la spéculation métaphysique remplit souvent un rôle marginal, extra-cognitif. La répétition des spéculations stériles reconnues pourtant comme profondes par les autorités, soumet les esprits trop peu critiques aux institutions qui dépendent de ces autorités et les fige en des attitudes imposées par elle.

A l'aide du langage nous organisons non seulement la sphère de nos expériences cognitives, mais aussi la sphère de nos expériences sensibles et volitives. Nos émotions se constituent, notamment, par l'emploi d'adjectifs valorisants. Les estimations émotionnelles sont l'expression spontanée d'une expérience de valeur ou du rapport émotionnel à l'égard d'un objet. Mais, d'un autre côté, comme l'on donne à cette attitude émotionnelle une expression sensible, elle fixe des attitudes et crée un danger d'inertie permanente. L'usage de descriptions et d'expressions exagérées, comme «fantastique», «incroyable», «impossible à supporter», «j'ai en horreur», «je ne peux tenir», «j'en deviens fou», etc., peut mener à la désorganisation de notre vie. L'homme qui fait usage d'expressions exagérées s'excite lui-même et peut vraiment, après un certain temps, avoir une névrose sur un certain point. Au contraire, des expressions plus mesurées aideront à maîtriser des tendances et pourront protéger contre une névrose. Le contrôle de l'expression des émotions est un élément essentiel de leur formation consciente. Il arrive que des créations verbales (expressions brèves ou grand ensembles) qui semblent être des formations cognitives ne remplissent en fait qu'un rôle d'organisation de certaines émotions. Ainsi par exemple certains mots qui nous semblent servir à la seule description deviennent, par l'usage qu'on en fait dans certains milieux, des épithètes méprisantes, des invectives servant à calomnier d'autres personnes et à exciter

sur eux la haine. Pour chacun des termes cités ci-dessous on peut trouver des personnes qui les utilisent pour se confirmer soi-même et pour confirmer d'autres dans la haine. Ces mots sont, «conservateur», «hérétique», «théosophe», «clérical», «néopositiviste», «idéaliste», «fidéiste», «révolutionnaire», «révisionniste», «communiste», «franc-maçon» et beaucoup d'autres. Ces termes, innocents au début, dans l'usage de certains auteurs, deviennent soudain un fouet servant à frapper l'ennemi. L'emploi d'une épithète appropriée suffit souvent pour qu'une société cesse de traiter sérieusement les énonciations de la personne en question. Alors que les opinions de chaque personne doivent être traitées avec bienveillance et qu'on devrait en extraire un enseignement bon pour soi. La force que possèdent certains termes pour organiser les émotions et les attitudes humaines est très grande dans certains milieux. Les mots peuvent éveiller la haine, la colère, mais quelquefois le respect, l'amour. Les mots «prochain» ou «frère», largement employés dans le christianisme, créent des émotions positives.

Avec les attitudes générales, le langage organise aussi nos aspirations particulières et nos actes de volonté. L'homme ne sait vraiment ce qu'il veut que s'il est capable de se l'exprimer. Avant de pouvoir le faire verbalement, nous n'avons qu'une sensation confuse, pouvant servir évidemment de base à l'action. Si l'homme de notre civilisation européenne désire être conscient de ses aspirations, en avoir le contrôle et les former, il doit, dans ce but, les exprimer par la parole.

Nous n'avons aucune science directe de nous-mêmes. Nous ne nous connaissons que par l'expression accessible aux autres ou parfois seulement à nous-mêmes, comme nos émotions intimes. Toute la vie est l'expression de notre esprit.

Revenant à la première de nos réflexions concernant l'opposition de la spontanéité d'un côté et du contrôle rationnel de l'autre, nous pouvons résumer notre analyse en disant qu'une vraie attitude consiste à purifier notre esprit de manière contrôlée et rationnelle de toutes mauvaises notions, et le subordonner à ce qui est le plus pur et sublime dans notre spontanéité. Evidemment il est impossible de formuler avec précision cette devise et de lui donner une forme selon une prescription exacte. Elle exige de nous une attitude créatrice aussi bien dans le domaine de notre connaissance que dans toute notre vie.